



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16/1 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.1.53484

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

confirmer, sur l'évolution du recrutement, ce que l'on savait déjà et ce qu'elle avait montré pour Auxerre sur le seul examen des *Gesta*¹, l'auteur concentre son attention sur le monachisme, plus exactement sur les relations entre nobles et moines pendant trois siècles. L'Église n'est donc guère vue de l'intérieur et la «noblesse» jamais étudiée pour elle-même. Celle-ci doit se contenter de quelques pages introductives où se trouve résumée la vulgate aujourd'hui constituée sur la différence entre noblesse et chevalerie. Donnons acte à l'auteur d'une grande persévérance à ne pas sortir du cadre fixé: les relations entre deux «ordres» et non leur étude propre. Il est néanmoins regrettable de la voir se limiter à quelques bien maigres généralités sur la «famille médiévale», pour laquelle ses études antérieures laissaient espérer des vues plus stimulantes². La *laudatio parentum* n'apparaît ainsi qu'au détour d'un paragraphe, comme la marque d'une forte «solidarité familiale» (p. 56): c'est un peu court, car ni la médiation des pratiques juridiques et des sources écrites, ni l'évolution chronologique ne sont un instant mises en question.

Le raisonnement se trouve donc condamné à un parcours circulaire: au départ, à mi-course et à l'arrivée, l'on ne peut que dire et redire que les nobles ont besoin des monastères, que les monastères ont besoin des nobles et que seules varient les modalités, sur lesquelles l'ouvrage apporte certes des précisions nombreuses sinon neuves. Et l'étude ne peut que fournir une suite de typologies: typologies des entrées de laïques au couvent (jeunes, adultes, mourants), typologies des soutiens aux réformes successives, typologie des «protections» passant de l'avouerie à la garde, typologie des dons et des contestations, où la méthode atteint ses limites.

Tout est certes bien vu et judicieusement illustré d'exemples puisés – Bourgogne oblige – aux meilleures sources: les «moments» d'une incessante réforme, l'évolution et les permanences du recrutement, les politiques de donations et de patronage de quelques lignages. L'auteur cherche bien à faire du neuf avec du vieux, mais c'est malheureusement pour invoquer l'apport d'une psychologie rétrospective – sans en développer les méthodes, et rejeter sans appel, ni discussion – toute clef de lecture économique ou sociologique. Pour analyser les motivations qui poussent les nobles à faire des dons aux monastères, l'auteur balaie dédaigneusement les motivations «politiques» (p. 229–231) et «économiques» (p. 231–233) qui leur sont traditionnellement assignées. La question mérite certes d'être posée, mais est-il suffisant de se réfugier dans les banlieues d'une vulgaire psycho-histoire en réévaluant, si elles en avaient besoin, les motivations «spirituelles»?

Viciée dès l'origine par des partis pris qui auraient au moins gagné à sortir du domaine du non-dit, l'étude laisse donc le regret de ne pas voir aborder des problèmes plus amples et plus neufs. Servie par une écriture claire, elle demeure une bonne introduction à l'histoire des rapports de l'Église des X^e–XII^e siècles aux pouvoirs laïcs et un recueil bien illustré et bien commenté de *casus*.

Olivier GUYOTJEANNIN, Paris

Johannes LAUDAGE, *Priesterbild und Reformpapsttum im 11. Jahrhundert*, Cologne-Vienne (Böhlau) 1984, VIII–338 p. (Beihefte zum Archiv für Kulturgeschichte, 22).

Il y a peu de sujets dans le domaine de l'histoire de l'Église qui ont attiré l'attention des historiens, autant que la Querelle des Investitures. Même préoccupation pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Empire germanique.

1 *Spirituality and Administration: The Role of the Bishop in Twelfth-Century Auxerre*, Cambridge (Mass.) 1979.

2 En particulier: *The Origins of the French Nobility: A Reassessment*, dans: *American Historical Review* 86 (1981) p. 501–532.

La discussion qui a commencé comme un élément de l'histoire politique et institutionnelle, s'est progressivement déplacée vers l'histoire religieuse. L'utilisation de l'expression de »Réforme grégorienne« par Augustin Fliche a cerné un aspect, disons religieux, qui s'est confondu souvent avec celle de la Querelle des Investitures.

Dans la longue tradition historiographique – quoi qu'en soit la qualité intrinsèque – quelques simplifications d'importance majeure ont eu lieu, qui risquent de troubler notre vision et notre évaluation du passé. Cette confusion est d'ailleurs créée en partie par la connaissance de l'évolution ultérieure, laquelle est jugée, par son existence même, comme évidente et normale. Je m'exprime de façon moins ambiguë: trop souvent on oublie que la notion même de la séparation entre État et Église n'existait pas aux X^e / début XI^e siècles. On oublie aussi que la suprématie de l'Empereur sur la *societas christiana* n'était pas le résultat d'une mainmise »décadente«, mais d'une tradition qui remontait à Constantin; il n'était pas un laïc, mais par le seul rituel de son installation le représentant plénipotentiaire de Dieu.

Il est le grand mérite de Johannes Laudage et de son livre d'avoir insisté sur un aspect particulier, notamment le lien entre l'»image sacerdotale« et la papauté réformatrice. Il part de l'hypothèse de travail qu'un changement de cette image dans la période précédente a renforcé le mouvement réformateur, qu'il hésite d'ailleurs d'appeler grégorien. Son exposé nous mène à travers des domaines aussi différents que le rôle de la noblesse, de l'urbanisation, du droit canon, des courants monastiques et canoniaux, et de la pensée pré-scholastique.

Son hypothèse se trouve confirmée: le prêtre, tel que l'imaginaient Hubert de Silva Candida et Pierre Damien, devient le modèle d'une Église cléricalisée, où vers le début du douzième siècle l'Empereur est réduit au simple laïc. Selon l'auteur – et je crois qu'il ne se trompe pas – le Deuxième Concile du Latran et la rédaction du Décret de Gratien constituaient l'issue du mouvement réformateur. L'appellation »grégorien« est ainsi implicitement rejetée, du moins quand on la limite à la personne de Grégoire VII.

Il est un bon et solide ouvrage, qui est en plus convaincant. J'ai l'impression seulement que l'auteur s'attache trop à la littérature historique, même s'il est critique à son égard et s'il s'oppose à ce qu'elle énonce. Personne parmi ses lecteurs ne sera en mesure de suivre toutes les nuances qu'il distingue dans les théories antérieures. Dans son exposé, il aurait dû se baser plus directement sur les sources. Il les connaît, mais il les méconnaît un peu.

Ludo MILIS, Gent

Pierre DE SPIEGELER, *Les hôpitaux et l'assistance à Liège (X^e–XV^e siècles). Aspects institutionnels et sociaux*, Paris (Les Belles Lettres) 1987, 229 S. (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 249).

Wie der Untertitel dieser unter der Obhut von André Joris entstandenen Arbeit schon anzeigt, möchte der Verfasser das mittelalterliche Lütticher Hospital- und Fürsorgewesen unter institutionen- und sozialgeschichtlichen Aspekten untersuchen. In drei große Abschnitte gegliedert, gibt diese Arbeit Auskunft über die Entstehung der einzelnen Lütticher Hospitäler und ihre Gründer (I), über die Träger und die Verwaltung der einzelnen Fürsorgeeinrichtungen (II) und schließlich über die im täglichen Hospitalleben direkt aufeinander treffenden gesellschaftlichen Gruppen, die Hospitalbruderschaften bzw. die Armen und Kranken (III).

Die Entwicklung des Fürsorgewesens im Lütticher Raum unterscheidet sich bis zum 12. Jh. nicht grundsätzlich von der Entwicklung in anderen Teilen des deutschen Reiches. Soweit dies die spärlichen Quellennachrichten erkennen lassen, liegt die Armenfürsorge ausschließlich in Händen der Kirche. Erst mit dem 12. Jh., dem rapiden Anwachsen der Lütticher Bevölkerung, der Entstehung ganzer neuer Stadtviertel tritt das Bürgertum als weitere bestimmende Kraft hinzu. Sichtbar zeigt sich dies im Jahre 1176, als die Schöffen der Stadt auf das Leprosorium